

Zeitschrift: Revue économique franco-suisse
Herausgeber: Chambre de commerce suisse en France
Band: 41 (1961)
Heft: 2: Problème d'aujourd'hui, problème de demain : les loisirs

Artikel: Moloch et les Muses
Autor: Galland, Bertil
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-887604>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

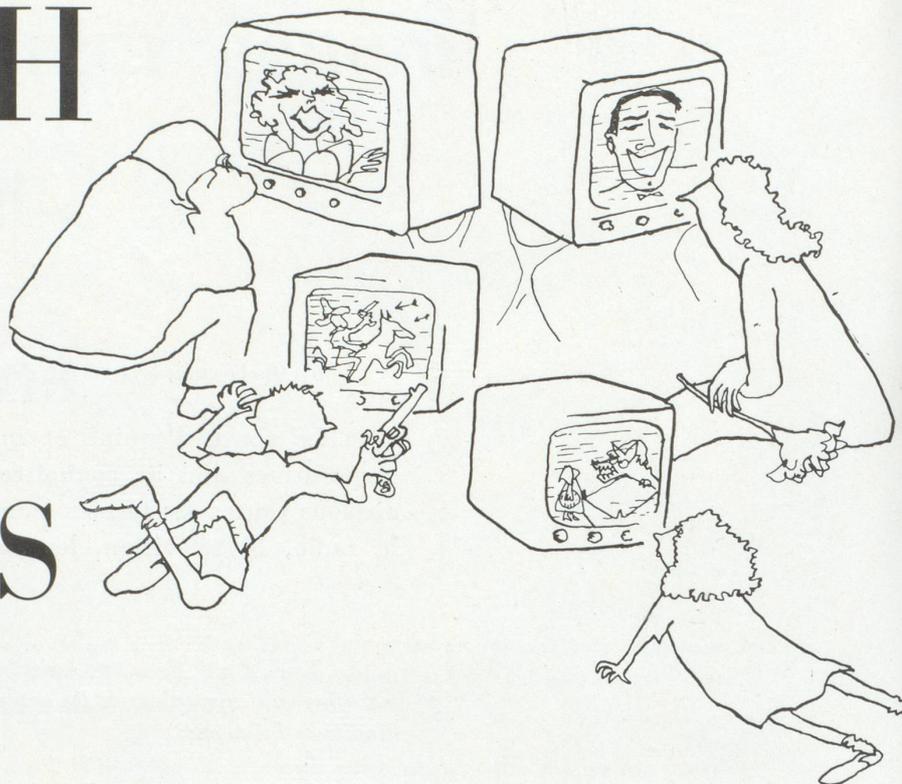
Download PDF: 02.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

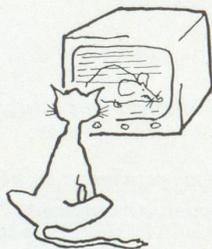
MOLOCH

et

les MUSES



par Bertil Galland,
secrétaire de la Fédération
Ouvrière Vaudoise



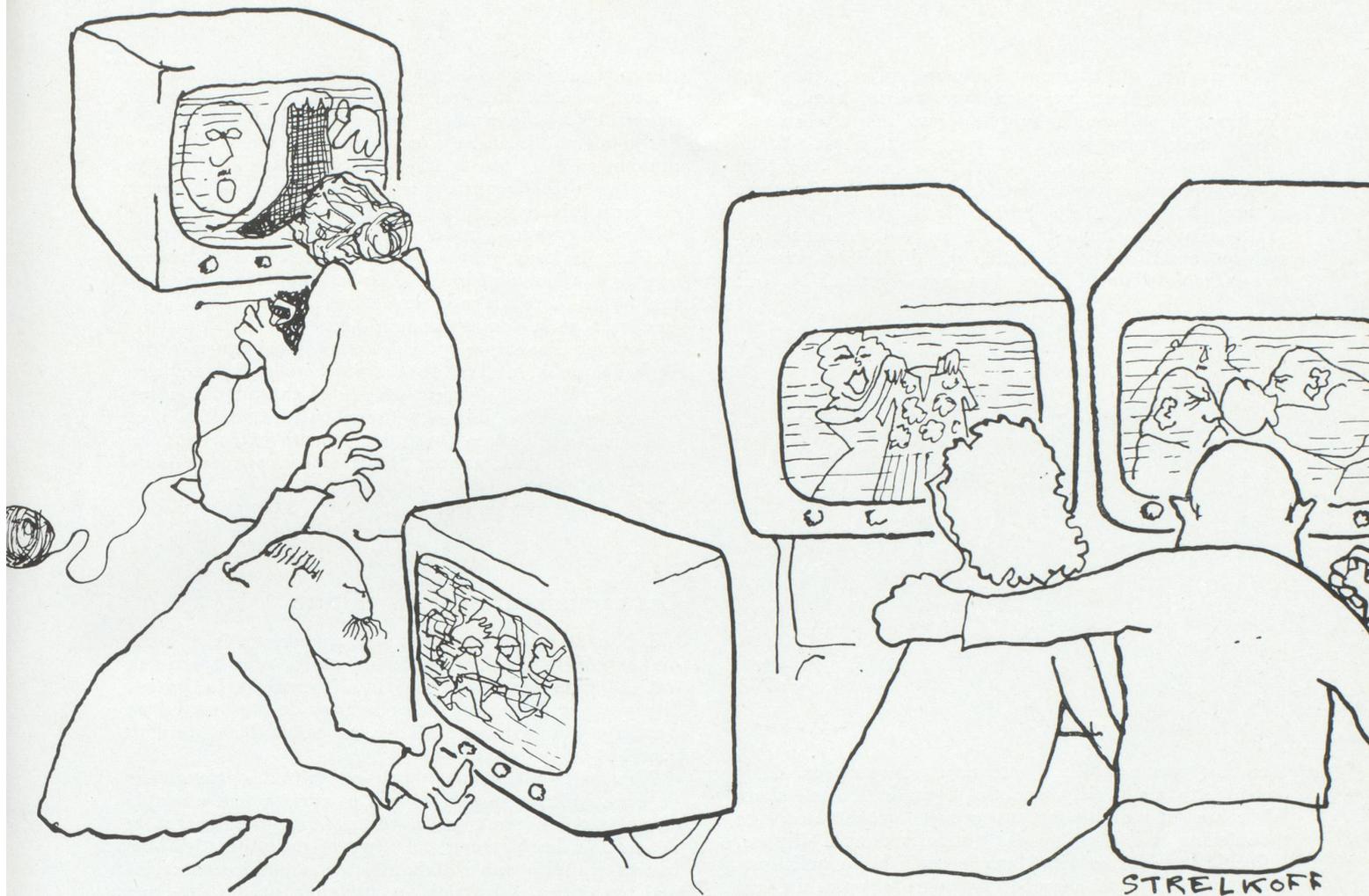
UN POINT DE VUE
EMPIRIQUE

La banlieue déserte

Un dimanche après-midi, un délicieux petit soleil vint illuminer la ville de New York qui semblait encore figée par les froids brutaux de l'hiver finissant. A ce premier appel du printemps, nous ne pûmes résister. Un autobus nous emmena hors de Manhattan. Nous avons traversé le Bronx en direction de la Nouvelle Angleterre, et, dans ces banlieues où les arbres nus et les champs commençaient à réapparaître timidement entre la brique, le béton et le bois peint, nous avons entrepris une longue promenade. De ces heures où nous recherchions tant bien que mal à retrouver un contact avec la nature, nous garderons toujours un souvenir angoissé. Voici pourquoi.

Les routes, les chemins, les allées que nous avons parcourus pendant une après-midi entière étaient déserts. Et les milliers de maisons familiales, qui étaient dispersées sous un ciel bleu guilleret de premier printemps, avaient toutes les rideaux tirés, les persiennes baissées. Des radiations délétères avaient-elles anéanti l'humanité? On aurait pu le croire sous le coup du silence de mort qui régnait dans ce faubourg de New York.

L'explication, nous finîmes par la connaître en voyant, dans l'interstice d'un store, luire



dans les ténèbres d'un salon le petit écran blanchâtre de la télévision. Un cow boy y gesticulait.

Toutes les familles, sans exception, consacraient leurs loisirs dominicaux aux spectacles télévisés.

Moloch régnait et dévorait ses fidèles. Sans exprimer la volonté délibérée de quiconque, le système asservissait le public. En abandonnant à leur libre jeu les intérêts commerciaux et les initiatives techniques, on parvenait sans nul machiavélisme à cette oppression sans violence.

Le loisir, selon le dictionnaire

On peut se demander pourquoi des spécialistes se battent les flancs pour étudier, et si possible résoudre, ce qu'on nomme « le problème des loisirs ». Puisque toute une population trouve son plaisir à passer ses heures vacantes devant des récepteurs de la télévision, pourquoi chercher à l'en arracher ? Pourquoi imaginer on ne sait quelles réunions d'études, quels cours, quels divertissements ?

Dans son sens premier, le loisir — nous rappelle un dictionnaire — signifie « état dans lequel il est permis et possible de faire ou de ne pas faire quelque chose ».

Précieuse définition : remarquez la précision : liberté de ne pas faire quelque chose.

Dans le cas de nos New Yorkais, le loisir semblait privé de son attribut le plus précieux parce que la technique, la pression sociale, le conformisme sériel, leur avaient enlevé la liberté de ne pas voir la télévision. Ou plutôt, la faculté de vouloir faire autre chose.

Encore Moloch

Il existe un problème des loisirs si l'on a de plus hautes ambitions que de simplement se distraire. Il ne s'agit pas seulement que le bon peuple tue le temps restant inoccupé, quand il a réservé leurs parts au métier, aux repas, aux divers obligations familiales et civiques, au sommeil. Le problème est d'autant plus urgent que le travail mécanisé s'avère généralement incapable de répondre aux aspirations les plus naturelles de la personne.

Les institutions et les mœurs devraient donc donner à chacun la possibilité et le goût de rechercher des plaisirs supérieurs, dans tous les ordres : musique, arts appliqués, science, cinéma, lecture, sport, paysages et nature. Ce programme s'impose dans une société qui se fixe comme fin, pour le plus grand nombre, le plus complet épanouissement des facultés humaines.

L'existence d'éminents artistes ne devrait pas rassurer un pays dont les plaisirs populaires sont frelatés.

Nous croyons difficilement d'ailleurs qu'un grand art puisse fleurir dans des cercles restreints, tandis que s'avilirait la culture des masses. Dans une civilisation, peuple et créateurs sont solidaires. Aussi, n'y-a-t-il pas un amateur de peinture, de musique ou de littérature qui ne soit amené à considérer les influences réciproques de son art favori et des loisirs populaires.

Une réaction simpliste et désastreuse aux excès du système américain serait l'idée que les loisirs fussent être organisés par l'État. Les pouvoirs publics ont



certaines responsabilités que nous évoquerons. Mais on se jette à nouveau dans les bras de Moloch si on laisse un gouvernement, avec ses bureaucrates, ses techniciens et l'ensemble des pouvoirs dont il dispose, infléchir tous les esprits dans le sens de sa politique. L'homme-sujet, qui cherche librement les voies du vrai et du beau, devient l'homme-objet qu'on manipule. Ne parlons pas de loisir (au singulier!) quand les cours, les soirées d'études, les distractions et les camps de vacances visent à l'endoctrinement systématique et tuent jusqu'au désir de s'exprimer.

Nous voilà donc à la recherche d'une politique des loisirs qui ne soit ni l'abandon au jeu incohérent de forces commerciales et techniques, ni l'exercice d'une simple tutelle gouvernementale sur des hommes en mal de distraction.

Les Muses

Nous avons considéré que les loisirs, si libres fussent-ils, devaient avoir un sens. Leur fin était, au-delà d'une nécessaire détente, l'épanouissement des facultés humaines, — précision du geste chez le sportif, harmonie et finesse pour le musicien, attention pour le botaniste ou l'ornithologue — partout intelligence, sensibilité, énergie, et toujours cette capitale découverte des prolongements infinis et multiples de la nature humaine.

Nobles ambitions! Il convient maintenant de montrer par quelques exemples concrets, comment on peut poursuivre ces fins.

La politique, qu'il ne faut cesser de préconiser dans le domaine des loisirs, c'est de susciter et maintenir un contact entre les créateurs et les groupements d'amateurs.

Par les créateurs, nous entendons les princes authentiques de chaque art. L'homme de science qui poursuit de véritables recherches; le musicien qui est reconnu

comme un compositeur ou un directeur de valeur; l'homme de théâtre qui consacre sa vie et sa pensée aux problèmes de la scène; le sportif du stade et non celui des comités. En un mot, ceux qui sont entrés en communion avec les Muses. Ils ont été initiés par elles aux mystères de la beauté et de la connaissance. Ce sont eux qui doivent rester nos guides.

Par les groupements d'amateurs, nous entendons les sociétés de tous genres qui réunissent des personnes consacrant leurs loisirs à jouer la comédie, à peindre, à chanter, à commenter des livres et des films, ou à étudier tous les sujets imaginables.

Nous ne disons pas qu'il devrait y avoir un créateur authentique à la tête de chaque cercle d'amateurs: ce serait ridicule et impossible. Nous entendons qu'une culture populaire doit rester une culture véritable, et qu'il doit exister une commune mesure entre l'art des créateurs et l'art auquel les amateurs vouent leurs heures de liberté.

Cela ne va pas de soi.

Les commissaires de la culture

La Suède et le Danemark sont certainement les pays où les efforts les plus cohérents et les plus fructueux ont été faits pour organiser intelligemment les loisirs. Il n'y a pas d'ouvrier, d'employé ou de paysan qui ne participe à un groupe d'études, un cercle d'art, un club sportif.

Nous ne voudrions pas ternir le mérite des promoteurs de cette culture populaire qui s'exprime par exemple d'une manière remarquable dans l'ameublement et la décoration des logements; l'élégance des objets les plus courants révèle une collaboration exemplaire entre les artistes et les industriels et un goût public de haut niveau. Mais il est utile de rapporter ici certaines observations qu'on peut faire aujourd'hui en Scandinavie.

L'organisation des loisirs est entrée depuis plusieurs dizaines d'années dans le programme d'actions des mouvements qui détiennent une bonne part du pouvoir, aussi bien au Danemark qu'en Suède: union coopérative, fédérations paysannes, église nationale ou autres groupements religieux indépendants. L'ampleur de cette tâche a déterminé les dirigeants à former des spécialistes de la culture populaire. Ils existent aujourd'hui en grand nombre. D'importants organismes, assez bureaucratiques, sélectionnent, malaxent et distribuent les aliments qui seront apportés aux esprits dans les innombrables clubs qui dépendent d'eux. Sans devenir comparable au phénomène soviétique, ce système, établi par un petit nombre de très puissantes organisations, ne peut entièrement éviter la tentation de l'endoctrinement; l'uniformisation de la pensée devient assez frappante. Les conséquences peuvent être curieuses: chaque organisation finit par avoir ses artistes officiels, les hétérodoxes étant laissés dans une ombre réprobatrice. Il y a par exemple « les écrivains du mouvement paysan », dont les œuvres seront diffusées dans le public de cette obédience, mises en discussion dans leurs clubs, commentées dans leurs journaux. Mais ces phénix littéraires, hors des milieux agricoles, demeurent quasi inconnus.

Le créateur authentique se met à redouter les commissaires de l'éducation populaire; instruits par leurs brochures, ils ne sont pas loin de prétendre en connaître plus que lui. Si son art n'est pas jugé par eux hygiénique et assimilable, il aura grand peine à atteindre leurs cercles de lecture.



Le peintre du dimanche. (Photo Jean Mohr.)

Nos bonnes sociétés locales

Retenons la leçon. Pour que soit préservé un climat de liberté sans lequel il n'y a pas de vraie culture, il est bon d'éviter une trop grande concentration — et la bureaucratisation inévitable — des organismes contrôlant les loisirs populaires.

Dans les pays plus méridionaux, on ne peut guère prétendre que les spécialistes de « l'éducation des adultes » (selon le jargon de l'UNESCO) soient envahissants.

Nous connaissons plutôt un foisonnement de sociétés et d'institutions, dont l'activité doit retenir un instant notre attention.

Dans le plus petit village de Suisse, on trouve, outre de nombreux groupements sportifs, un chœur d'hommes, un chœur mixte, une fanfare, un cercle dit littéraire et une société de jeunesse, chacun de ces clubs se vouant avec plus ou moins de bonheur à la musique et au théâtre.

On peut avoir à l'égard de ces traditionnelles sociétés deux attitudes bien différentes. Le théoricien des loisirs populaires désire souvent la disparition de ces groupements résiduels pseudo-artistiques, pour leur substituer des organismes nouveaux. L'esprit empirique au contraire se réjouit qu'il soit encore de tradition de

chanter en chœur et de « monter des pièces »; il se fixe pour but de rétablir le contact entre ces amateurs et l'art véritable.

Le canton de Vaud a donné deux exemples intéressants de la seconde attitude.

Un exemple musical

Un célèbre chœur étranger devait venir donner un concert à Lausanne. Un certain nombre de chorales, dans tout le canton, décida de saisir cette occasion pour élever les appétits artistiques des chanteurs. Pendant plusieurs mois, ils se préparèrent à ce concert en apprenant à connaître le compositeur et son œuvre; à côté des chants habituels, on travailla différents passages importants qu'on allait entendre. Le jour du concert, le public des mélomanes fut complété par les choristes venus de loin; ce soir-là, les oreilles distinguées de la capitale ne furent ni les plus attentives, ni les plus expertes. S'étant heurtés eux-mêmes à bien des difficultés techniques, les choristes apprécièrent à sa valeur l'interprétation d'un ensemble illustre; initiés à l'œuvre, ils purent goûter de hautes émotions artistiques. Les effets de ce concert sur le travail des mois suivants furent manifestes.



le niveau de leurs productions. Son premier soin fut de prévoir un catalogue de comédies de qualité qu'on pût leur proposer. Puis il mit sur pied des cours de formation de metteurs en scène amateurs; des professionnels du théâtre qui, auparavant, n'avaient eu que des sarcasmes pour les cabotins de province, consacrèrent de nombreuses soirées à les initier à la technique du spectacle et aux courants artistiques contemporains. L'influence de M. Apothéloz, qui créa Ionesco sur les Tréteaux des Faux-Nez, se fait ainsi sentir, jusque dans les campagnes où le gros drame bourgeois avait été longtemps le seul menu.

Dans les villes romandes, on entreprend aujourd'hui un effort complémentaire en créant, avec l'appui des syndicats, une Guilde du Théâtre. L'expérience a été faite déjà avec succès en Allemagne et en Suède; elle peut donner aux meilleurs comédiens un public nouveau, vaste et réellement populaire.

Former le sens critique

Mais les loisirs qui attirent le plus aujourd'hui sont ceux que supportent des moyens techniques modernes : cinéma, télévision, disques. Ajoutons les véhicules à moteurs.

La passivité de l'opérateur est généralement proportionnelle au perfectionnement de l'engin. Mais ce que nous apprend tout à l'heure la télévision à New York

Chœur d'hommes et fanfare suisses. (Photos Jean Mohr.)

Un exemple théâtral

Dans le domaine du théâtre, on pouvait constater récemment que les amateurs, abandonnés à eux-mêmes, montaient des spectacles qui contribuaient à abaisser le goût plutôt qu'à l'affiner. M. Charles Apothéloz, l'actuel directeur du Théâtre municipal de Lausanne, loin de tenir en mépris les sociétés des villages et des petites villes, décida d'établir tout un plan pour élever



ne doit pas accréditer dans notre esprit l'idée que ces machines et ces mécaniques avilissent nécessairement le goût et abêtissent les masses. Il ne convient de leur attribuer de signe ni positif, ni négatif. Ce sont des instruments dont on fait souvent un usage détestable; mais il n'y a rien là de fatal. Que l'on songe à l'apport inouï des phonographes et des disques : quel amateur de musique n'a pas remercié le ciel de vivre en ce siècle où les plus grands interprètes viennent jouer dans sa propre chambre, et où tous les trésors sont accessibles?

Mais les disques signifient aussi l'exécrable ronron que produisent, à toute heure, les radios, les transistors, les tourne-disques; la désacralisation des œuvres les plus précieuses; la disparition du silence et de ses bienfaits.

Dans ce domaine, il devrait être de règle, pour échapper à Moloch, de ne pas laisser le champ libre aux marchands et aux techniciens. Quand la mécanique et les gros sous font irruption dans le domaine des loisirs, on ne fera jamais assez d'efforts pour enseigner au public la méfiance et quelques notions lui permettant d'exercer son sens critique. Pour cela, il faut de nouveaux clubs, des cercles, des sociétés; comme les groupements pullulent, on hausse les épaules en disant : en voilà encore. Sachons reconnaître et soutenir ceux qui sont appelés aujourd'hui à jouer un rôle capital.

L'éducation cinématographique

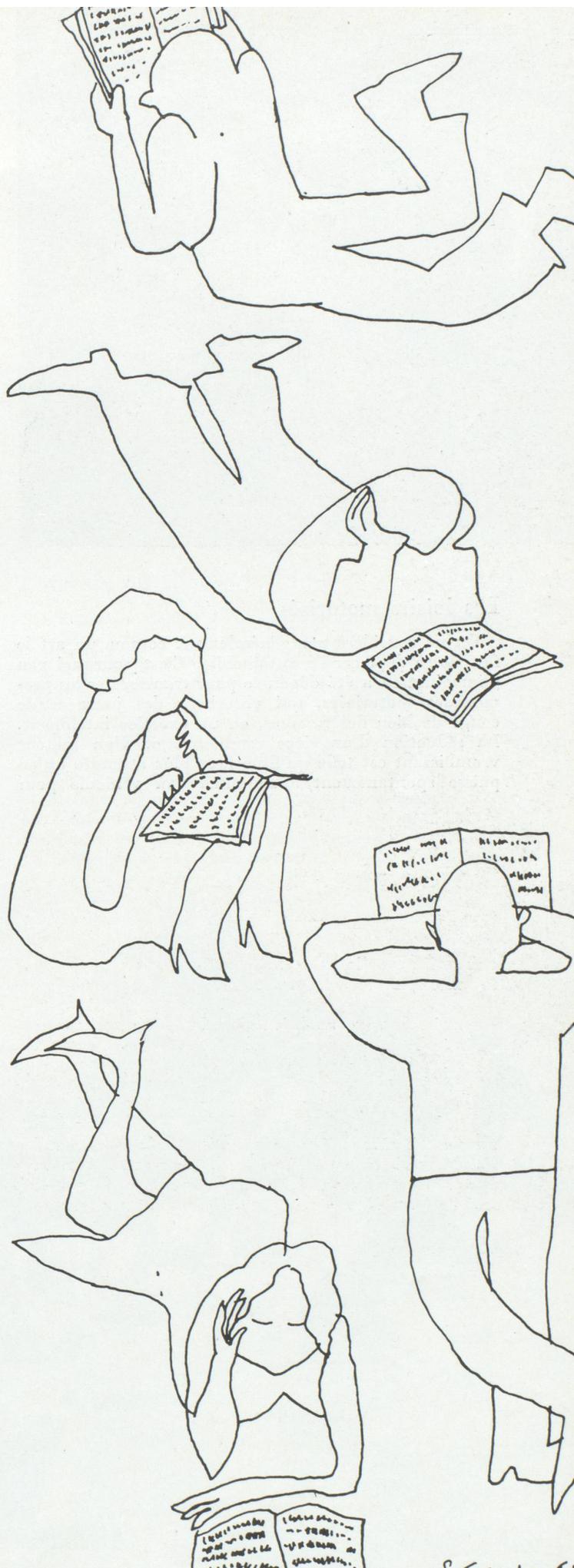
La multiplication des ciné-clubs est le moyen le plus efficace pour lutter contre la « vilification » du goût et des sentiments par les mauvais films. On a mis du temps à reconnaître que le cinéma devait être incorporé au domaine de la culture. Mais si les écoles enseignent la musique, le dessin et la littérature, elles ne donnent pas encore aux enfants les clés élémentaires du septième art. Les spectateurs formés par les ciné-clubs constituent, au sein du gros public, ce chœur qui, envers et contre les distributeurs et les directeurs de salles, sera présent pour accueillir le chef-d'œuvre et accompagnera la projection d'un navet de salutaires sarcasmes.

De la chansonnette à la musique classique

« Discanalyse », une émission de Radio-Lausanne, manifeste un autre effort pour former le sens critique du public. Quelques personnalités mettent en discussion des productions récentes de chanteurs à la mode. Le public participe aux débats en faisant parvenir ses commentaires écrits. Le vif succès de cette émission prouve qu'elle répond à un véritable besoin. Pour la première fois, les disques dont on sature les ondes sont jugés, en présence des auditeurs, à l'aune du goût et du bon sens.

Mais une émission ne dure que quelques minutes, et l'auditeur est passif. Un travail plus approfondi est accompli par les « Jeunesses musicales », groupements comparables, dans le domaine de la musique classique, aux ciné-clubs. Le progrès de ces divers mouvements d'éducation populaire est une question d'intérêt public.

Nous avons montré comment on cherche à créer des amateurs éclairés de théâtre, de musique, de cinéma. Le couronnement de ces efforts, ce sont des salles de spectacles pleines quand il est heureux qu'elles le soient; ce sont des œuvres de qualité accueillies avec ferveur et discutées avec passion. Les loisirs, par ces efforts et bien d'autres encore, peuvent certainement être sauvés du néant.





Les loisirs motorisés

On ne considère pas généralement comme un art le fait de se déplacer en automobile. C'est pourquoi peu d'imagination a été dépensée pour transformer les promenades motorisées, qui absorbent des journées de congé de bien des familles, en un exercice intelligent. La séduction d'un siège rembourré et d'un moteur vrombissant est telle qu'il ne faut plus attendre qu'on puisse spontanément abandonner son véhicule pour

une longue promenade à pied. Les excursionnistes sur roues sont à la recherche de buts nouveaux, mais le choix se porte généralement sur une auberge où les nourritures n'ont rien d'intellectuel. (Il faudrait avoir le temps d'évoquer le rôle éminent que joue la gastronomie dans les loisirs de toutes les classes sociales.)

Comment aider les braves gens qui parcourent tant de kilomètres et consomment tant d'essence, sans autres satisfactions profondes que celle de l'estomac ?

Sans penser résoudre ici le problème, nous avons quelques idées à ce sujet. Il serait opportun qu'on signale systématiquement certains parcours pour en révéler les aspects intéressants. Quand un site présente une valeur historique, il serait bon, non seulement de l'annoncer par un écriteau, mais de ménager une place de parc; là des panneaux pourraient, par des artifices graphiques, évoquer quelques pages d'histoire.

La nature doit aussi être redécouverte. Les réserves naturelles qui soient des buts d'excursion devraient être plus nombreuses. Ici encore, des panneaux disposés aux points idoines peuvent enseigner à voir ce qu'on a sous les yeux. (Le commencement de toute culture n'est-il pas d'apprendre à voir ?) La géologie, la botanique et la zoologie apporteraient pour cela leurs lumières. Il ne convient pas que les garages et les relais gastronomiques soient seuls à aguicher les familles désœuvrées sillonnant le pays. Peut-être l'initiation hâtive d'un passager par ces leçons en plein air l'amènera-t-elle à s'intéresser à l'histoire, à la géographie, aux sciences naturelles, ou — miracle ! — à la marche à pied. Dans chacun de ces domaines, il existe des sociétés qui restent souvent trop passives. Les loisirs organisés sur une base commerciale partent à l'assaut des esprits. L'époque exige que les groupements, qui furent longtemps de caractère académique, descendent dans l'arène et disputent aux marchands les loisirs du public.



Des locaux pour les loisirs studieux

Plus ou moins encyclopédiques, plus ou moins fréquentés, il existe aujourd'hui bien des universités populaires, des cours du soir et d'autres écoles du même genre. Certaines associations économiques et sociales ajoutent à leur programme quelque action « d'éducation des adultes ». Du bricolage à l'histoire de la philosophie, les matières enseignées sont innombrables.

Le caractère le plus précieux de ces cours, c'est qu'ils exigent du participant une décision, un déplacement, un effort personnel. Les éducateurs remarquent que les habitués de la télévision deviennent des esprits étranges : ils connaissent tout, ont tout vu, mais ont la plus grande peine à poursuivre un raisonnement. Rien ne remplacera l'influence directe du maître intelligent, la volonté de l'auditeur. Les méthodes actives permettent aujourd'hui une participation réelle des élèves à la découverte en commun du sujet étudié.

Cet effort ne doit pas se borner aux grandes villes. Dans toutes les localités, on devrait trouver pour ces cours des locaux adéquats. C'est ici que les pouvoirs publics peuvent légitimement intervenir. On ne leur demande pas d'orienter la culture, mais de prévoir dans chaque village, dans chaque quartier urbain, des salles consacrées aux loisirs studieux des adultes. Il apparaîtra un jour que ces salles sont aussi nécessaires que des écoles, ou plutôt, il sera ridicule, dans quelques années, de construire une nouvelle école où les locaux ne puissent pas être utilisés aussi le soir par les élèves d'âge mûr.

On ne saurait laisser aux seules entreprises commerciales le soin d'organiser les loisirs populaires. Les autorités ont le devoir de soutenir les groupements qui servent encore la culture de manière désintéressée et inculquent au public le sens critique. Les locaux consacrés à ces activités doivent avoir une position aussi centrale et se manifester de manière aussi catégorique que les salles de cinéma. Il n'y a pas de culture populaire qui puisse se répandre aujourd'hui par des moyens confidentiels.

L'architecture et l'urbanisme doivent mettre en valeur les centres culturels; nous entendons par là, non seulement les locaux de cours, de bricolage, de pro-

jection, mais également les musées et les bibliothèques publiques.

Des bibliothèques à la conquête des lecteurs

Prenons par exemple des bibliothèques. On constate encore souvent qu'elles sont retirées dans des immeubles vieillots, de préférence à l'étage, et les livres couverts de papier triste sont gardés par des cerbères dont ils semblent être la propriété personnelle. On s'étonne avec cela que les gens ne lisent pas davantage! La place d'une salle de lecture est dans une rue fréquentée; la porte et les vitrines doivent attirer les passants, et les livres d'actualités arrêter immédiatement leurs regards.

Ce n'est heureusement pas de la science-fiction. Il existe parmi les bibliothécaires, en particulier aux États-Unis, une nouvelle vague dynamique; ils ne veulent plus attendre lugubrement derrière leurs fichiers, mais partir au contraire à la conquête des lecteurs. Ils se disent avec raison que beaucoup plus de gens liraient si on leur présentait les bons livres au bon moment.

Les voix du silence

L'évocation rapide de quelques organismes de culture populaire aura montré combien le champ d'activité est vaste. Moloch menace notre société, mais nombreux sont les personnes et les groupements décidés à faire front. Pour se défendre contre lui, il faut sortir d'une certaine torpeur, d'habitudes un peu poussiéreuses; il est nécessaire d'élever la voix, d'organiser la résistance, de faire des dépenses d'imagination.

Tout ce branle-bas de guerre sera pourtant vain, et Moloch triomphera encore, si l'on n'apprend pas, au cœur-même de ces combats, à faire en notre esprit ce silence recueilli qui permet d'entendre les Muses. La conquête de cette disposition intérieure à la beauté et à la connaissance reste le but de toute culture populaire, de la culture tout court.

Bertil GALLAND.

A gauche :

*Pique-nique d'hier
et d'aujourd'hui.*
(Photos Roger Viollet
et Jean Mohr.)

